

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

Rome : discours du souverain Pontife au Sacré-Collège.—
Le II DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.—
CHRONIQUE DIOCÉSAINÉ :
mort de M. le chanoine Hicks ; Université Laval, conférence de M. l'abbé Desmazures.— DE



SOMMAIRE

LA TEMPÉRANCE.—
COMMENT IL FAUT
PRIER.— Persécution de 1886, en Cochinchine et au Tonkin.— Nouvelles religieuses.— LA VEUVE DEL PYRÉNÉES.— PRIONS POUR NOS MORTS.

LE NUMÉRO

PRIX DE L'ABONNEMENT

LE NUMÉRO

2 Cents

Une piastre par an, payable d'avance.

2 Cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : L.-A.-D. MARÉCHAL, V. G., administrateur du diocèse.

Le bureau d'administration est à l'Archevêché de Montréal ; Directeur M. l'abbé J. M. EMARD. Pour la rédaction, on peut s'adresser à M. P. DUPUY, No 20, rue Saint-Vincent, Montréal.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

LUNDI, 21	JANVIER	— St-Laurent.
MERCREDI, 23	“	— St-Timothée.
VENDREDI, 25	“	— St-Paul de Joliette.

FETES DE LA SEMAINE

DIMANCHE, 20	JANVIER	— 2 Ep. SS. NOM DE JÉSUS, d, 2 cl., o. b.
Lundi, 21	“	— Ste Agnès, V. M., doub., o. rouges.
Mardi, 22	“	— SS. Vincent et Anast., MM., s., o. r.
Mercredi, 23	“	— Epous. de la T. S. V., d, m., o. b.
Judi, 24	“	— S. Timothée, E. M., d., orns. rouges.
Vendredi, 25	“	— Conv. de S. Paul, Ap. d, m., o. b.
Samedi, 26	“	— S. Polycarpe, E, M., doub., o. r.

OFFICES EXTRAORDINAIRES

EGLISE METROPOLITAINE.— Mercredi, 23, à 7 a. m. service du septième jour pour le repos de l'âme de feu M. le chanoine E. H. Hicks.

EGLISE S. PIERRE et la Visitation.— Dimanche 20, à 7 hrs p. m. cérémonie spéciale en faveur des pauvres, sous les auspices de la société S. V. de Paul, conférence Sainte-Marie ; Sa Grandeur Mgr Clut présidera ; il y aura sermon, quête pour les pauvres, et bénédiction du très saint Sacrement.

Dimanche 20.— Solennité titulaire des églises paroissiales de S.-Paul Ermite, S.-Antoine Abbé et S.-Sulpice.

AVIS.

Le bureau d'administration et de rédaction de la *Semaine religieuse* est transporter à l'Archevêché, où on devra adresser toute demande d'abonnement, et payer les abonnements.

Les abonnés en retard sont priés de faire remise au plus tôt. Toute personne qui fera parvenir le prix de cinq abonnements d'un an aura droit à la *Semaine religieuse* pendant toute l'année 1889.

Sur demande, la *Semaine religieuse* recommandera aux prières les parents, défunts de ses abonnés. Ceux des abonnés qui désirent une série complète des six années de la *Semaine religieuse*, peuvent s'adresser à cet effet au directeur, à l'Archevêché. Prix \$6.00

LE DIRECTEUR.

Eusèbe Senécal & Fils, Imprimeurs.

ROME

Le Saint-Père, après avoir reçu la veille de Noël les vœux du Sacré-Collège, a prononcé le discours suivant :

Les bienfaits singuliers dont le Seigneur a daigné Nous combler pendant le cours de cette année Nous font sentir impérieusement le besoin de rendre à la bonté divine, au déclin de l'année jubilaire, Nos actions de grâces les plus vives et les plus pieuses. De toutes parts, Nous sont venues des manifestations de foi et de dévouement ; la générosité des petits a rivalisé avec celle des grands ; la concorde de toute la catholicité dans le respect et l'amour envers son chef a resplendi du plus vif éclat ; partout enfin s'est réveillé plus ardemment l'intérêt que l'on porte à Notre personne et à la défense des droits sacrés du Siège apostolique. Aussi avons-Nous accédé avec tout l'élan de Notre cœur à la proposition qui Nous a été faite de divers côtés de clôturer l'année par des actes particuliers et solennels d'actions de grâces. Et maintenant Nous voyons avec la plus grande satisfaction que le Sacré-Collège, en Nous offrant ses vœux pour les fêtes de Noël, unit à ses souhaits les sentiments de la reconnaissance qui est due à Dieu pour les bienfaits qu'il Nous a accordés et lui adresse pour Nous de ferventes prières.

Mais, pendant qu'il a plu au Seigneur de Nous consoler et de Nous reconforter abondamment, il ne lui a pas également plu, dans ses mystérieux desseins, d'alléger et de rendre moins dure Notre condition ; il a même permis qu'elle vint à s'aggraver.

Tout le monde voit ce qu'elle est et à quelles extrémités on veut pousser. Maintenant plus que jamais, la guerre est systématiquement déclarée contre tout ce qui est catholique.

Il n'est pas d'institution de ce genre contre laquelle on n'attente par des dispositions soit législatives, soit administratives. On ne respecte même pas les pieuses fondations destinées à porter dans de lointains pays, avec le nom italien, les bienfaits de la foi ; elles ne sont même pas à l'abri sous l'égide du droit le mieux établi et reconnu par les cours suprêmes de justice, car aussitôt une nouvelle loi vient rendre vaine la victoire.

Il n'est pas jusqu'aux entreprises qui méritent le plus d'être soutenues pour l'honneur de l'humanité et de la civilisation, telles que celle qui est dirigée contre l'esclavage et la traite des noirs, qui ne soient soupçonnées et délaissées, pour cela seul qu'elles sont favorisées par l'Eglise et par le Pontife. Contre le Saint-Siège et contre Notre personne, tout est permis, jusqu'aux dérisions et aux menaces de la plèbe. Nos ennemis ont en mains toutes les armes pour nuire, et comme si les anciennes ne suffisaient pas, ils en ont fabriqué tout exprès de nouvelles et plus terribles.

Et pourquoi tout cela ? La raison vraie, c'est la haine des

gées contre l'Église catholique, contre la divine mission et contre le pouvoir spirituel de son chef suprême.

C'est là une vérité que plusieurs de Nos ennemis ont ouvertement et en maintes occasions avouée. Mais les plus fourbes d'entré eux pour cacher encore leur dessein impie, ne cessent d'alléguer à l'appui de leurs ouïeuses mesures la nécessité qu'à l'Etat de se défendre contre le Poptife, représenté comme ennemi de l'Italie. Et ils le disent ennemi de l'Italie par cela seul qu'il est ferme dans la revendication d'une souveraineté effective pour la sauvegarde de son indépendance.

Souvent, Nous avons repoussé cette accusation indigne et insensée, comme un perfide artifice longtemps exploité pour aliéner les Italiens de la Papauté. — Ce serait une vaine entreprise de vouloir persuader ceux qui se trompent de propos délibéré; mais, pour la vérité et pour ceux qui, même parmi Nos ennemis, n'en sont pas arrivés à ce point, il est bon de répéter qu'en faisant droit aux justes réclamations et revendications du Pontife romain, on pourvoit à la tranquillité et à la prospérité de l'Italie de la façon la plus efficace, la plus conforme à ses glorieuses traditions.

Non, ce n'est pas être hostile à l'Italie de vouloir que la plus grande puissance morale qui soit au monde ait au sein même de l'Italie, où la Providence l'a placée depuis tant de siècles, cette souveraineté vraie en vertu de laquelle elle ne dépende d'aucun pouvoir étranger, et elle apparaisse pleinement libre aux yeux de tous dans l'accomplissement de sa sublime mission.

Non, ce n'est pas conspirer contre l'Italie que de s'efforcer de réaliser ce but. Une cause si noble dédaigne d'être soutenue par des voies ténébreuses et par des moyens peu licites et peu honnêtes. Les catholiques qui la défendent, convaincus de vouloir par là le bien de la patrie plus et mieux que personne, disent ouvertement ce qu'ils veulent et agissent au grand jour, en se servant des moyens que les lois accordent à tous, tels que la presse, les protestations, les pétitions.

Il s'élève, il est vrai, un cri unanime que poussent en faveur de Nos droits méconnus et opprimés les fidèles de toutes les nations, et c'est la preuve de la grandeur et de la vitalité d'une cause à laquelle se rattachent étroitement les intérêts religieux, moraux et sociaux du monde entier.

Mais il n'est pas vrai que l'Italie catholique se tait au milieu de ce concert de voix unanimes. Les sentiments qu'elle professe envers le Pontife ont été manifestés par ces milliers et milliers d'Italiens venus à Rome, à l'occasion du jubilé, pour témoigner au Pontife les sentiments de leur dévouement et de leur foi inébranlable. Les adversaires eux-mêmes savent bien quels sont les vrais sentiments de l'Italie, eux qui, par les destitutions et les menaces, par toutes sortes d'obstacles occultes et manifestes, par de nouvelles lois édictées tout exprès, n'ont d'autre but que d'é-

touffer la voix des catholiques italiens et d'empêcher à l'avenir toute manifestation de leur part pour la défense de la cause de la Papauté.

Mais ils ne désertent pas pour autant, Nous en sommes certain. Si puissants que soient les ennemis, si propice que semble à leurs desseins la marche des événements, il ne faut pas perdre pour cela la confiance et le courage chrétien. L'avenir est entre les mains de Dieu. Pour Nous, en ces jours de grâce et de salut, Nous désirons ardemment que tous les fidèles, dans un même esprit et une même volonté, s'unissent à Nous pour supplier la divine clémence de subvenir aux grands besoins de l'Eglise et du monde.

En attendant, en témoignage de Notre particulière affection et comme gage des grâces divines les plus signalées, Nous vous accordons la bénédiction apostolique, à vous, Monsieur le cardinal, à tout le Sacré-Collège et à tous ceux qui sont ici présents.

IIe DIMANCHE APRES L'EPIPHANIE

FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS.

Il fut appelé du nom de Jésus.
St Luc, xi, 21.

Aujourd'hui, mes chers frères, nous célébrons la fête du saint Nom de Jésus. Notre cher Seigneur nous est connu sous bien des noms : — il est appelé le Verbe, le Christ, le Fils de Dieu, l'Agneau de Dieu, le prince de la paix, — mais aujourd'hui nous sommes réunis pour honorer son nom *réel* : le nom dont il fut appelé pendant son séjour sur la terre ; le nom qui lui appartient comme nos noms nous appartiennent ; le nom par lequel nous serons sauvés : le saint nom de Jésus ! Mes frères, ce nom est un nom saint, parce que c'est celui de Dieu fait homme. C'est un nom précieux : Jésus répandit son sang pour nous au moment même où il le reçut. C'est un nom grand et noble, car il appartient au plus puissant guerrier que le monde ait jamais vu : à celui qui combattit contre le péché et la mort et fut vainqueur dans ce combat. C'est un nom terrible, car lorsque nous l'invoquons, l'enfer tremble, la terre a peur, le ciel même fléchit le genou. Donc, mes frères, si ce nom est saint, s'il est précieux, s'il est noble, s'il est terrible, combien il doit être honoré et respecté. Saint Paul nous dit que Notre-Seigneur " s'humilia, obéissant à la mort, même à la mort sur la croix. Pour cela Dieu l'exalta et lui donna un nom qui est au-dessus de tous les noms : afin que, au nom de Jésus, tous les genoux fléchissent dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. " Et toutefois, en dépit de tout cela, quoi qu'il soit si évident que lorsqu'il est prononcé, les fidèles sur la

terre, les anges dans le ciel, et même les esprits de ténèbres en enfer s'inclinent pour lui rendre hommage, cependant il y a des créatures qui ne l'honorent pas ; il y a des êtres pires que les démons ; il se trouve des gens qui n'ont aucun respect pour ce nom saint ; ces créatures, ces êtres sont les *blasphémateurs*. Oui, mes frères, dans nos rues, dans nos manufactures, dans nos demeures, ce nom saint est prononcé sans respect. Le nom de Jésus, le nom de notre roi, de notre Sauveur, de notre juge, sert de jurement ; et non seulement à des hommes grossiers et incultes, mais à de jeunes garçons et à de jeunes filles, et, comble de l'impiepiété, même à de tout petits enfants. Passant dans une rue l'autre jour, j'entendis une bordée de blasphèmes, parmi lesquels était le nom de Jésus, et le blasphémateur était un jeune garçon qui, j'en suis sûr, n'avait pas plus de huit ans ; et hélas ! ce n'est pas la première fois que j'entends pareille chose. O mes frères, je vous en conjure, par les blessures et la croix de Jésus, prenez garde à ce grand péché. Lorsque j'entends ces petits blasphémateurs qui à peine savent ce qu'ils disent, je comprends qu'ils ont appris ces blasphèmes de leurs pères, de leurs frères plus âgés, peut-être même de leurs mères, et je tremble en pensant combien profondément le mal est enraciné dans le cœur des hommes. Ne faisons donc jamais un mauvais usage du saint Nom ; rejetons de parmi nous les jurements et les blasphèmes, de peur qu'ils ne nous conduisent et conduisent nos enfants en enfer.

C'est à nous d'avoir de la dévotion pour le saint nom de Jésus, car la sainte Eglise nous enseigne de recourir à lui. Sommes-nous tentés ? adressons-nous à lui, et Jésus qui a porté ce nom viendra à notre aide. Sommes-nous dans la peine ? disons en nous mêmes : Jésus ! Jésus ! et Jésus qui s'agenouilla dans le sombre jardin, qui versa son sang pour nous, qui affronta les horreurs de la mort, délaissé et le cœur brisé, nous enverra la consolation et la guérison de nos souffrances. Nos péchés nous font-ils peur ? levons les yeux sur la croix du Calvaire : au sommet y est écrit le nom de Jésus, le *Sauveur* et le consolateur. Ne manquons pas de force pour la bataille de la vie et de courage pour lutter contre le monde, la chair et le démon. Jésus ! Jésus ! le Très-Haut, le conquérant, le lion de Juda, armera nos bras pour la bataille et fortifiera nos cœurs dans le combat. Oh ! vénérons le saint nom de notre doux Sauveur pendant notre vie ; et lorsque nos lèvres refroidies par la mort ne pourront plus le prononcer, puisse Dieu donner à chacun de nous un ami qui murmure à nos oreilles : Jésus ! Jésus ! afin que ce nom puisse être le dernier que nous entendions sur la terre, et le premier que nos esprits charmés entendent dans le ciel.

CHRONIQUE

Lundi dernier, dit la *Semaine catholique* de Toulonse, Mgr Fabre, archevêque de Montréal (Canada), a célébré la messe à Saint-Sernin et a vénéré pieusement les grandes reliques de la crypte de cette insigne basilique.

Sa Grandeur ayant appris à estimer les prêtres de Saint-Sulpice dans son diocèse, était descendu au grand séminaire. Elle y a officié pontificalement matin et soir le jour de Noël.

Le lendemain, Mgr Fabre pour venir en aide à Mgr l'évêque de Pamiers, a fait l'ordination dans la cathédrale de cette ville. Il avait accompli la même cérémonie, le samedi précédent, dans la ville de Nîmes, qui est veuve de son évêque. Mgr Fabre arrive de Rome et retourne en Amérique.

Les dernières lettres de Monseigneur l'Archevêque étaient datées de Clermond-Ferrand.

Monsieur le chanoine Etienne-Hippolyte Hicks, décédé à Varennes le 12 courant, était né le 19 juin 1823, à Sainte-Marie, nouvelle Beauce. Ordonné prêtre le 14 février 1846, il occupa les différents postes suivants : vicaire à Sorel, Saint-Lin, Saint-Valentin et Lacolle, Chambly ; curé à Stukeley, Saint-Grégoire, desservant à Longueuil ; curé à Saint-Roch, et dans l'année 1849 desservant à Boucherville et Saint-Bruno ; à l'Île-Bizard, Saint-Clément et Saint-Hovis ; — chapelain du chapitre, puis chanoine de la cathédrale ; — aumônier du Bon-Pasteur, de la Providence, de la Maternité, et supérieur des sœurs de Miséricorde. Depuis quelques années, M. le chanoine a vécu en dehors de l'archevêché, à Saint-Henri des Tanneries, à Contrecoeur et à Saint-Clément de Beauharnois.

La mort l'a trouvé prêt à répondre à l'appel de Dieu : il s'y préparait depuis plusieurs mois, et c'est dans les plus beaux sentiments d'amour de Dieu et de résignation à sa volonté qu'il s'est éteint doucement à Varennes, laissant après lui de profonds regrets.

Le service anniversaire du regretté Monsieur P. Lapierre, curé de l'Acadie, a été célébré à la cathédrale, mardi dernier.

Monsieur J. Morin, curé de Saint-Jacques-le-Mineur, officiait assisté de M. P. Payette, professeur au séminaire de Sainte-Thérèse, comme diacre, et de M. H. Gaudet, curé actuel de l'Acadie, comme sous-diacre.

Les funérailles de M. le chanoine E.-H. Hicks, ont eu lieu à la cathédrale mercredi. Le célébrant était M. le chanoine P. Leblanc ; M. G. T. Gaudet, directeur du collège de l'Assomption, agissait comme diacre, et M. J. Lonergan, curé de Sainte-Brigide, comme sous-diacre. Il y avait au-delà de quatre-vingt prêtres pré-

sents au chœur. Les restes mortels du regretté défunt ont été déposés dans les caveaux de la nouvelle cathédrale où reposent déjà plusieurs prêtres, à côté de NN. SS. Lartigue et Bourget.

Le service du troisième jour a été chanté ce matin, à la cathédrale, par M. le chanoine Leblanc.

Monsieur Etienne-Hippolyte Hicks, chanoine de la cathédrale de Montréal, décédé le 12 janvier à Varennes, était membre de la Société d'une messe.

T. HAREL, Ptre.
Chancelier.

Diocèse de Saint-Hyacinthe.—Mercredi, à la cathédrale de Saint-Hyacinthe, Mgr L. Z. Moreau a célébré par une messe solennelle le 13^e anniversaire de sa consécration épiscopale. *Ad multos annos.*

UNIVERSITÉ LAVAL

L'ART GREC

M. l'abbé Desmazures a donné mardi soir au Cabinet de lecture, une conférence sur l'art grec. En voici le résumé :

La considération générale dont jouit l'art grec, nous fait un devoir de l'examiner avec le plus grand soin. Et cette étude aura pour nous les résultats les plus précieux.

Ce n'est pas sans raison que tous les siècles et tous les peuples éclairés ont admiré cette civilisation grecque. Il y a en elle un reflet éclatant de la sagesse éternelle et de la beauté divine.

Il faut encore observer que le monde moderne doit beaucoup à Grèce. La civilisation dérive de la Grèce pour une part importante et dès lors, on peut penser que l'on doit rechercher en ces origines la lumière et l'explication de beaucoup de principes constitutifs de la société moderne comme on sait que l'on doit trouver l'eau plus claire et plus nette en la recueillant à la source. Cette pensée a inspiré les lignes suivantes à un grand historien.

“ Dans ma jeunesse, j'avais formé le dessein de consacrer toute ma vie à écrire une histoire de France en huit ou dix volumes au moins. Je me mis à l'œuvre, mais en sondant notre vieux sol gaulois, j'y rencontrai le fond romain.

“ Aussitôt, j'allai à Rome. Là, je dus reconnaître que la Grèce avait exercé sur la civilisation romaine une puissante influence. Il fallait donc aller plus loin et passer de Rome à Athènes.

“ Godfrey de Bouillon, un grand guerrier, un roi plein de sagesse avec une âme pleine de piété et de la plus tendre charité, avait à un haut degré le sentiment des merveilles de l'art. Quand la guerre et l'administration lui laissaient un moment de repos,

Il s'en allait aux belles églises et contemplait les riches sculptures et les vénérables effigies.

"Il oubliait les heures à lire les devises des saints, à se faire raconter les merveilleuses légendes. Il regardait, écoutait et ne parlait plus. Même chose devrait arriver dans la contemplation des chefs-d'œuvre antiques."

Mais au moins faut-il établir quelques principes sur cet art qui semble, d'abord résumer tous les premiers essais du genre humain et qui, depuis son épanouissement et après être arrivé à ce qu'il semble au plus haut degré de perfection plastique, a pénétré ensuite le monde entier de son influence.

Pour arriver à cette démonstration, il nous faut rappeler ce que nous avons déjà dit sur la formation de la population hellénique. Plusieurs peuples, dit Thucydide (ch. II, livre I,) se succédèrent d'abord sans faire d'établissements stables. Hérodote et Strabon disent la même chose. Le pays fut le théâtre de fréquentes migrations. Comme on ne faisait aucun acte de propriété, on émigrail sans difficulté. Les Pélagés, les Hellènes vinrent en même temps ; les uns du nord, les autres du sud de la Bactriane (Turkestan). Ils songèrent à s'établir et ils commencèrent par se fortifier. Ils couvrirent le pays de construction énorme dont quelques-unes subsistent encore en Épire, en Thessalie, en Bœotie, dans l'Attique, dans le Péloponèse. L'on voit des traces de ces essais primitifs à Corinthe, en Attique, à l'Acropole, à Mycènes, semblables à ce que l'on voit dans toute l'Italie, où l'on trouve les traces de 200 villes nélagiques. Enfin, le pays s'établit et donna naissance à une nationalité qui devait avoir une si merveilleuse destinée.

La Grèce si illustre, si intéressante, est cependant le pays qui semble le plus restreint en Europe. Après cela vient le Portugal. La Grèce n'a que 47,307 kilomètres carrés et le Portugal 97,000 kilomètres. La Grèce n'a que 700,000 habitants et le Portugal 3,530,000.

Dans la plus haute antiquité, du quinzième au dixième siècle avant Notre-Seigneur, on voit apparaître des noms célèbres comme Hercule, Thésée, Persée, Bellérophon. L'on voit aussi se dérouler des légendes merveilleuses : la légende d'Orphée, celle de Psychée, celle de Danaë, etc. ; les Niobides, les Atrides. Ces événements, nous devons les rappeler parce qu'ils ont eu une grande influence sur les arts. Ces faits célèbres par les poètes étaient plus redevables sans doute à l'imagination qu'à la réalité. Mais enfin, l'on arrive à des événements appuyés sur des preuves plus incontestables. Ainsi la guerre de Troie, les exploits des Héraclides et enfin la lutte des Messéniens et des Spartiates.

Le siège de Troie est un sujet digne de la plus grande attention pour la connaissance de l'antiquité grecque. Les documents ne manquent pas. Cette époque a été exaltée, décrite et commentée dans des quantités innombrables de volumes, d'ouvrages, de

poèmes qui entrent dans les plus grands détails, et parmi ces ouvrages, il n'en est pas qui ne soient intéressants; il en est plusieurs qui sont des chefs-d'œuvre incomparables. L'Illiade, l'Odyssée, les commentaires d'Aristarque; les grands tragiques grecs; Eschyle et Sophocle, Euripide. " Mes pièces, disait Eschyle, ne sont que des reliefs des festins d'Homère. "

Rien de plus utile que ces ouvrages pour nous faire connaître les mœurs, les caractères, les relations de commerce. Mais il faut tenir compte aussi des magnificences du style, des richesses de la poésie, de la connaissance admirable du cœur humain, de la variété des caractères, de leur force, de leur énergie, de la continuité de leurs inclinations, de telle sorte qu'ils sont vivants, frappants, émouvants.

Dans l'Illiade, les épisodes sont on ne peut plus touchants et attachants. Tout commence par un combat entre Ménélas, le mari d'Hélène, et Pâris, qui fut son ravisseur. On ne pouvait mieux poser l'action. On s'indigne contre Hélène, mais le poète ne veut pas la laisser trop absolument sous le coup du mépris, et il nous représente les sentiments des plus sages, des vieillards assis au pied des remparts et qui, voyant passer Hélène devant eux, ne peuvent s'empêcher de la plaindre dans son triste destin. Quoi de plus attendrissant que la scène des adieux d'Hector et d'Andromaque et leur jeune fils qui joue innocemment avec les armes de son père. Le conseil des chefs de la Grèce est imposant de grandeur. Rien de plus noble, de plus naturel et de plus caractéristique que les discours des différents chefs.

Homère a été la gloire de l'humanité, la gloire de son pays, le révélateur des grandeurs de l'humanité naissante. Il arriva malheur à Zoïle d'avoir attaqué cette grande réputation avec une fureur outrageante. Les habitants de Smyrne, qui le regardaient comme leur citoyen, en furent si irrités qu'ils s'emparèrent de Zoïle et le brûlèrent vif. Vitruve et madame Daner ont dit qu'il méritait bien son sort. On serait maintenant moins sévère.

Homère est éminent par son génie et intéressant au suprême degré par le choix de ses sujets. Il nous attire comme peintre de ces siècles reculés dont il ne resté pas de monuments plus authentiques, plus précieux, plus instructifs que les siens. Il nous donne des renseignements instructifs sur les connaissances des Grecs. Ils savent employer l'airain et en font des casques, des boucliers, des cuirasses, des glaives et des fers de lances. L'art de tremper le fer leur est connu. Ils connaissent le verre, les vitraux, les émaux et même les émaux cloisonnés.

Pour façonner le bouclier d'Achille, Vulcain se sert de plusieurs creusets et sait mélanger les métaux quand ils sont incandescents; alors, il ménage un sillon pour déposer son foyer d'émail. C'est ce que l'on appelle actuellement des émaux cloisonnés qui nous semblent des chefs-d'œuvre d'industrie artistique. Ces boucliers étaient remarquables. Celui d'Ajax avait neuf pieds de

haut. Ordinairement, il le portait sur son char et ne s'en servait qu'à lorsqu'il était près de l'ennemi. Celui de Nestor était tout en or.

Celui d'Achille avait cinq épaisseurs. La décoration en était merveilleuse. Il représentait le ciel avec tous ses astres. Au centre s'élevaient deux villes. Dans l'une s'avancait un cortège nuptial avec les époux, leurs assistants, des musiciens et des chœurs de danse. Vers l'autre, l'on voyait deux armées en présence. Le combat est livré, et l'on contemple tous les incidents d'une lutte sanglante, nous dit Homère.

M. le conférencier a continué en décrivant les chefs-d'œuvre d'Athènes, l'Erechthéron, le temple de Thésée et surtout le Parthénon.

Il a fait connaître les travaux récents sur le Parthénon et les lignes inclinées qui le caractérisaient.

Vitruve n'en avait pas parlé dans ses grands traités parce que, dit M. Chs. Blanc, il ne les connaissait pas. Il n'avait pas vu la Grèce ; il n'en avait pas l'idée, dit M. Beulé. Il n'avait pas vu, dit M. Vitet, que ce sont ces courbes délicates qui donnent tout le charme incomparable aux monuments d'Athènes.

Vitruve avait enseigné, dit M. Vitet, une architecture qui ne relevait que de la règle et du compas, et ses principes avaient dominé en Europe jusqu'au jour où la Grèce fut délivrée de la domination turque.

Aussi, quand les flottes chrétiennes, en 1828, remportèrent la victoire à Navarin, ce ne fut pas seulement la flotte turque et égyptienne qui sombra : ce fut de plus Vitruve avec tous ses faux principes. La Grèce fermée aux nations civilisées de l'Europe fut ouverte à leurs artistes et à leurs voyageurs qui firent enfin connaissance du véritable art grec méconnu depuis Vitruve, qui l'ignorait et l'avait mal interprété.

M. le lecteur a montré ensuite le grand ouvrage de M. Arosa sur le Parthénon.

DE LA TEMPERANCE

Une des questions les plus importantes pour notre race, tant au point de vue temporel qu'au point de vue spirituel, est, sans contredit, la question de la tempérance. Elle appelle l'attention des pouvoirs civils tout autant que celle des pouvoirs religieux.

Depuis de longues années, notre clergé y a apporté tous ses soins, et a fait les plus grands efforts pour combattre l'intempérance.

Dans beaucoup de paroisses existent des sociétés de tempérance nombreuses, pleines de zèle, ardentes à faire des prosélytes. Ces sociétés se réunissent fréquemment ; dans ces réunions, les pré-

très directeurs donnent les meilleurs conseils, indiquent les agissements les plus pratiques, font prier les membres, excitent et raniment leurs bonnes résolutions. Ces sociétés sont une source de bien, d'un grand bien même pour ceux qui en font partie, Nous le reconnaissons avec bonheur, et nous devons en être très reconnaissant aux prêtres directeurs et surtout à Dieu qui donne à ces associés la grâce de la persévérance.

Mais ces sociétés ne font pas, hélas ! les progrès qu'elles devraient faire ; elles gagnent peu de terrain, et les membres n'augmentent pas dans une sérieuse proportion. Le fléau de l'intempérance ne diminue pas. Aussi, entendons-nous fréquemment, dans les églises, nos pasteurs tonner contre ce vice de l'ivrognerie, indigne d'un homme libre et surtout d'un catholique.

De leur côté, les pouvoirs publics, municipalités, chambres législatives, s'efforcent de combattre et d'enrayer ce fléau qui a déjà fait tant de victimes. Les règlements succèdent aux règlements, les lois succèdent aux lois ; le mal triomphe, il est le plus fort. Et si nous nous en rapportions à ce que nous avons vu dans nos rues, pendant les deux premiers jours de cette année, l'ignoble vice de l'ivrognerie irait encore en grandissant.

Des hommes expérimentés et très compétents en cette matière ont suggéré certains remèdes, soit extérieurs, soit physiques. Il y a certainement du bon dans ces remèdes, mais ce ne sont que des palliatifs.

A un vice aussi généralement répandu que le vice de l'ivrognerie, il faut un remède plus énergique, plus radical, il faut une véritable réforme sociale.

C'est aux gens des classes élevées, à ceux qui par leur situation, leur fortune, leur intelligence forment ce qu'on appelle les classes dirigeantes qu'il appartient de prendre en main cette réforme et de la faire réussir.

Quand à l'instar de ce qui se passe dans beaucoup de pays, il sera entré dans nos mœurs qu'un juge, qu'un avocat, qu'un médecin, qu'un échevin, rencontrés en état d'ivresse dans la rue ou dans un *saloon*, perd soit sa place, soit ses clients, soit ses malades, soit ses électeurs; quand dans les soirées, dans les réceptions, les armes se détourneront avec dédain d'un homme dont les habitudes d'ivrognerie sont publiques, et qu'il y sera mis presque à l'index, même par les hommes; quand, enfin, un citoyen qui s'enivre ne pourra plus trouver un emploi, sera devenu un objet de mépris pour ses amis et ses égaux et qu'il sera admis parmi les gens haut placés qu'on n'est plus un homme respect able, un catholique sincère, quand on s'enivre, la tempérance aura fait un grand pas parmi ceux auxquels nous faisons d'abord appel. Et comme il n'y a rien de plus frappant que l'exemple, les classes inférieures se laisseront vite gagner par le bon exemple venant d'en haut.

A l'appui de ce que nous venons de dire, qu'on nous permette de citer un souvenir personnel.

Quand la frégate *la Minerve* était dans le port de Montréal, nous nous promenions un jour sur le pont avec un des officiers. Lui ayant manifesté l'admiration et l'étonnement de la population en ne voyant pas de matelots ivres dans les rues, et lui ayant demandé si parmi les officiers il y en avait quelques-uns qui s'enivraient quelquefois :

“ Jamais nous répondit-il, la première fois que nous verrions un de nos camarades en état d'ivresse, nous nous moquerions de lui, nous le tournerions en ridicule, nous lui ferions de sévères observations. La seconde fois nous le forcerions à donner sa démission, car nous ne voulons pas que le corps auquel nous appartenons soit méprisé, et notre uniforme sali. ”

Voilà ce que font ces braves marins par respect pour leur corps, et pour l'honneur de leur uniforme. Et nous catholiques, nous fils de cette ville que Marie a si ouvertement protégée, nous ne saurions en faire autant pour honorer la Vierge immaculée, et par amour pour Celui qui mourut pour nous ? Mais ni ces remèdes, ni la réforme sociale dont nous venons de parler ne sont suffisants pour nous délivrer du fléau de l'intempérance. Une éducation morale, fortement religieuse, tel est le remède, le seul remède. Notre sainte religion seule, en effet, peut par ses exhortations, ses divins préceptes, le secours de ses sacrements nous corriger de nos vices.

Comment il faut prier

“ Prier, c'est concentrer son attention vers Dieu ; c'est se faire violence ; c'est se dégager du monde terrestre pour s'adresser à son Créateur avec tout son être et toutes ses facultés.

“ La prière vocale ou mentale est un mouvement du cœur. Quand le cœur demeure insensible, on ne prie point. Dieu n'entend que les paroles du cœur.

“ Prier, c'est tendre la main et demander.

“ Prier, c'est ne rien mériter et demander toujours.

“ Prier, c'est demander toujours, sans jamais se lasser.

“ Quand le malheur frappe l'homme, il cherche des consolations autour de lui. Homme de peu de foi ! Dieu n'a-t-il pas dit : “ Venez à moi et je vous consolerais !... ” Tombons donc à genoux et prions : prions, car la prière donne la paix, le calme, le courage et la résignation.

“ Le malheur excite l'imagination. L'homme emporté par la douleur et ses chimères va trop loin. Les inquiétudes, la frayeur amène la tristesse et le désespoir, le sombre désespoir, froid comme le tombeau. Tentation ! tentation !... Réveille-toi, malheureux, secoue la torpeur qui t'environne, la paresse qui te paralyse ; réveille-toi et prie. Non, tout n'est pas perdu parce que

Dieu te frappe....., aimè Dieu, et plus tu l'aimeras, plus tu lui demanderas de souffrir, parce que c'est le meilleur moyen d'être heureux à jamais.

“ Si nous éprouvons de la répugnance à prier, résistons, et prions... La foi procède de la prière ; la prière affermit dans la loi.

“ Il n'y a point de vie pour le corps sans respiration ! il n'y a point de vie pour l'âme sans prière.

“ Nous donnons au corps deux fois le jour la nourriture ; donnons aussi à l'âme celle qui lui est propre. Tout chrétien doit se recueillir pour penser à Dieu et le prier le matin et le soir.

“ L'isolement et le silence préparent à la prière.

“ La meilleure prière est celle des bonnes actions. Prendre part aux chagrins de son prochain, le consoler et l'aider, c'est prier.

“ Le seul besoin que j'éprouve, ô mon Dieu ! c'est de savoir prier. Quand je pense à vous, je ne puis fixer mon esprit. Je cherche mon cœur, je voudrais crier vers mon Dieu, lui demander miséricorde, amour, soutien et force, je ne sais que gémir sur ma misère et formuler le vœu de devenir meilleur. Seigneur, recevez ma bonne volonté.

“ Mon Dieu ! je vous dois reconnaissance et amour. Puisse votre perpétuelle présence m'obliger à veiller sur mes pensées et sur mon cœur. Acceptez mon désir de conformer mes actions journalières à votre volonté... Si je faiblis, aidez-moi. Si je succombe, tendez-moi la main.

“ Mon Dieu ! mon cœur se laisse bien vite aller au découragement ; faites-lui comprendre votre bonté pour lui. Faites naître dans son âme un peu de cette chaleur dont je voudrais être embrasé. Le marbre n'est pas plus froid que ma pauvre nature intérieure, sans votre appui. Seigneur, au milieu des tribulations et des déceptions de cette courte existence, secourez-moi. Je ne sais qu'une chose, c'est que vous m'êtes nécessaire ; je ne comprends qu'une chose, c'est que Dieu doit être ma seule ambition.

Je le comprends, Seigneur, mais je n'en le sens pas. Mon Dieu, faites-moi sentir et éprouver votre amour.”

Souvenirs de la persécution de 1886, en Cochinchine et au Tonkin

..... Le P. Geoffroy écrit de Ban-Son, le 1er avril, au supérieur du séminaire des Missions-Etrangères, le récit d'un martyr qui mérite d'être classé dans les plus belles pages des annales de l'Eglise.

Dans la chrétienté de Dai-Psinh, du district du P. Barrat, les massacreurs épargnèrent longtemps une jeune fille de quinze ans

nommée Thu, et sa petite sœur qu'elle portait sur la hanche. Opheline de père, sa mère s'étant remariée, elle demeurerait chez son grand-père païen, médecin renommé. Un jeune païen riche, épris de sa beauté, voulut l'emmener et lui fit les propositions les plus attrayantes.—Non, dit-elle en souriant, jamais je n'irai habiter chez un païen.

—Mais, dit celui-ci, on va te mettre à mort avec ta petite sœur, si tu ne consens pas à me suivre.— Tant mieux, répondit-elle, nous irons alors au ciel, et cela vaut infiniment mieux.

—Aie pitié au moins de ta sœur.— Oui, j'ai pitié d'elle, et voilà pourquoi je veux qu'elle meure avec moi.

On creusa une fosse pour l'intimider.

—On t'enterrera vivante, reprit le païen, si tu ne m'écoutes pas.

Elle ne répondit rien et laissa creuser la fosse. Quand ce fut fini, on lui dit d'y descendre.— Attendez un instant; et, se mettant à genoux sur le bord de la fosse, elle récita quelques prières, après quoi, se levant, elle dit :— Maintenant je suis prête.

On jeta une natte dans la fosse. Elle y descendit, se coucha sur la natte, plaça à côté d'elle sa petite sœur qui se laissait faire sans crier ni pleurer (elle avait quatre ans) et, toujours en souriant, la jeune Thu dit aux païens :— Vous pouvez maintenant nous couvrir de terre.

Elle tira la moitié de la natte sur elle et sa petite sœur, et les païens couvrirent la fosse.

—Il y a quelques mois, un païen se présenta chez moi demandant à se convertir.

— Pourquoi, lui demandai-je, veux-tu le convertir ?

— Parce que, répondit-il, j'ai vu mourir les chrétiens et je veux mourir comme eux. J'en ai vu précipiter dans le fleuve et dans les fosses, j'en ai vu brûler vifs et percer de lances. Eh bien ! tous mouraient avec un contentement qui me surprenait, récitant des prières ou s'encourageant les uns les autres. Il n'y a que les chrétiens qui meurent ainsi, et voilà pourquoi je veux me convertir.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Monseigneur l'archevêque de Chambéry recommande, par une circulaire à ses diocésains, l'offrande d'un bourdon pour l'église du Sacré-Cœur de Montmartre. " Pour que ce bourdon pût être entendu de tous les points de Paris, dit Sa Grandeur, il devrait peser 16,000 kilog., et coûterait au moins 70,000 francs. " Monseigneur souscrit pour 5,000 francs.

Nous lisons dans le *Bulletin du Vœu national* :

" De combien de traits touchants ne sommes-nous pas témoins

Presque chaque jour — Durant ce mois, un soir, à six heures et demie, un ouvrier arrive de la banlieue où il travaille, passe une partie de la nuit en adoration, se repose quelques heures ; et, à quatre heures et demie, il était en route pour son chantier : “ Je veux, disait-il, que personne ne s’aperçoive de mon absence. ”

Un autre soir, vers sept heures, après une journée de travail, une ouvrière entre en grande hâte dans le vestibule de la chapelle, se prosterne, baise la terre en disant : “ Au moins c-la, ô mon Dieu ! ” et repart aussitôt, croyant n’avoir été vue et entendue que de Notre-Seigneur. Un adorateur, qu’elle n’avait pas aperçu à l’entrée de la chapelle, nous a rapporté ce trait d’une adoration vraiment admirable dans sa brièveté. — Un des chapelains remarquant qu’un enfant de six à sept ans entrât chaque soir, presque à la même heure, dans la chapelle, lui demande ce qu’il cherche : “ Je viens dire bonsoir au bon Dieu, ” répond naïvement le cher ange. Que d’hommes arrivés à la maturité de l’âge sont moins raisonnables que cet enfant et ne saluent jamais leur Père qui est dans les cieux et dans le tabernacle !

“ Grâces soient rendues au Sacré-Cœur ! Si le nombre des indifférents est considérable, le nombre de ceux qui adorent en esprit et en vérité grandit. Nous étonnerions nos lecteurs si nous mettions sous leurs yeux la liste des adorateurs qui se succèdent devant le saint Sacrement, soit le jour, soit la nuit. Qui croirait, par exemple, à la possibilité d’organiser un pèlerinage d’adoration nocturne parmi les employés d’une gare, parmi les industriels et les commerçants ? C’est cependant ce qui s’est fait, pour les premiers, pendant le mois de juillet, et, pour les seconds, dans la nuit du 24 au 25 octobre. — N’est-il pas bien édifiant de voir des membres de plusieurs associations ouvrières venir ici faire une sorte de retraite mensuelle, en passant une nuit devant le saint Sacrement ? Comment ne pas être vivement ému en voyant quatorze messieurs de la ville de Riubaix (Nord) pieusement agenouillés autour du saint Sacrement dans la nuit du 27 au 28 novembre ? Quel motif les avait amenés de si loin ? Un seul ; ils s’étaient dit : *Venite, adoremus*. Ils profiteront de leur saint voyage pour apporter une somme de 3,000 francs.

“ Un zélé catholique du Nord nous disait, il y a quelques jours : Combien je goûte l’œuvre de l’adoration en union avec Montmartre ! Non seulement il faut que toutes les paroisses de France unissent leur adoration locale avec l’adoration perpétuelle de l’église du Sacré-Cœur, mais il faut que toutes les villes de France envoient chaque année une délégation d’adorateurs passer une nuit à Montmartre ; plusieurs de nos villes du Nord le font ; pourquoi le mouvement ne se généraliserait-il pas ! ”

Environ cinq cents paroisses de France ont déjà pris rang dans cette croisade.

On annonce la mort, à Cut (Aïm) le 8 décembre, du frère aîné du vénérable Pierre-Marie-Louis Chanel, martyr en Océanie, dont nous avons publié tout dernièrement le décret de béatification signé, le 25 novembre dernier, par Léon XIII.

Il était né en 1797 et avait six ans de plus que le B. P. Chanel. A lui la mission de perpétuer, dans la famille, les traditions de foi et de travail, par une vie chrétienne et laborieuse.

Pendant qu'il se portait bien, si grande que fût son ardeur au travail et la nécessité qui l'imposait et le renfermait, pour lui et ceux qui étaient sous sa dépendance, dans les bornes que la loi de Dieu a marquées, avec encore plus d'égard pour notre faiblesse que de zèle pour sa gloire. " Le dimanche, c'est le dimanche, disait le frère du martyr ; on va à la messe ! " Il avait bien raison, Il faut un jour à l'homme pour se reposer, pour relever vers le ciel son front courbé six jours vers la terre ; pour se souvenir de son Dieu, de son âme, de la vie éternelle et du vrai bonheur, qui n'est pas dans les richesses que le travail nous procure.

Dans sa maladie, la résignation fut d'abord difficile. Il restait au vieillard le besoin d'agir, il avait travaillé jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans : " Je ne croyais pas, disait-il, finir comme cela. " Peu à peu, il se mit à dire des chapelets, comme son frère à Futuna, vieille pratique de piété enseignée à tous deux par une mère chrétienne ; il se soumit aux ordres de la Providence et attendit ses volontés. La dernière parole qu'il prononça avant d'entrer en agonie fut une plainte de ne pouvoir plus prier, mais encore une plainte tempérée par la foi. " Il y a bien des croix de toute sorte, dit-il à M. le curé, j'ai beaucoup prié, et maintenant je ne puis rien dire. "

Tous ceux qui ont assisté les mourants ont recueilli sur les lèvres des mieux prêts, cette attestation, qu'au dernier moment on ne peut plus prier comme on voudrait. Qu'arrive-t-il à ceux qui ne sont pas prêts, et qui attendent ou que des amis et des parents, tendres mal à propos, laissent retarder jusqu'au moment où les forces trahissent la meilleure volonté ?

M. Ghanel a pu apprendre la béatification de son frère et mourir avec cette pensée : " Il est au ciel, je le sais, maintenant avec certitude, et je vais le revoir ! Mon Dieu, recevez-moi avec lui ! Aucun bonheur, en ce monde, n'égale celui-là.

(Semaine de Belly.)

Les *Missions catholiques* publient des renseignements très-instructifs, extraits d'un rapport fait en 1857 sur les écoles de la Gambie par un ex-ministre protestant, le R. Metcalf Sunter, inspecteur des écoles dans les possessions britanniques de l'Afrique occidentale. Cet ouvrage est rendu à l'œuvre des missionnaires et des religions catholiques par un témoin dont l'impartialité n'est pas douteuse.

Les notes suivantes indiquent les succès respectifs des différentes écoles, et par conséquent leur ordre de mérite :

Ecoles catholiques.....	82 points..
Ecoles wesleyennes.....	69 —
Ecoles anglicanes.....	44 —

Le révérend Sunter ajoute, en parlant des écoles tenues par les religieuses :

“ C’est un fait remarquablement frappant que, sur les quatre colonies anglaises de la côte occidentale d’Afrique, dans trois colonies, les écoles tenues par des religieuses catholiques occupent le premier rang en 1857.

“ Les sœurs ont seules le mérite de ces succès. Je dois avouer que j’aimerais voir quelque autre secte faire un effort pour rivaliser avec elles.

“ Dans l’état présent des choses, je ne trouve nulle part aucunes dames européennes qui travaillent aussi sérieusement, aussi bien et avec tant de succès. ”

La *Semaine religieuse* de Nouméa (Nouvelle-Calédonie), numé^o du 13 octobre, rend compte, d’après le journal anglais *Fidji Times*, de la visite de prise de possession de Monseigneur Vidal, évêque d’Abidos et vicaire apostolique des îles Fidji, à Suva, le 9 septembre. L’église de Suva était remplie par la population entière. La messe solennelle a été célébrée par Sa Grandeur, assistée par des RR. PP. Bertreux, Prin et Lepetit (trois Nantais), et de deux autres prêtres. Le R. P. Lepetit adressa une touchante allocution aux jeunes enfants qui reçurent ensuite le sacrement de l’Eucharistie pour la première fois, et de la main du nouvel évêque.

La *Semaine* de Nouméa nous apprend aussi qu’à Nouméa même, la première communion a eu lieu le dimanche du Rosaire : on y comptait plus de quatre-vingts enfants, qui reçurent ensuite la confirmation.

La veuve des Pyrénées

Dans une des premières années de notre siècle, lorsque l’armée de Napoléon luttait, avec des chances diverses, contre les troupes et les guérillas espagnols, un officier, attaché au service du général Soult, fut mis hors de combat par suite d’une blessure, et dut traverser les Pyrénées pour rentrer en France. La fin du jour arrivait, et une tempête qui venait d’éclater tout à coup dans la vallée, faisait succéder rapidement les ténèbres au crépuscule. L’officier voyageait seul, chargé de ses armes, se tenant sur ses gardes dans ce pays ennemi. Il se trouvait en ce moment dans un défilé étroit, dominé par les crêtes altières

des monts pyrénéens, et cherchait une cabane pour se mettre à convert. Tout à coup, il aperçoit dans le lointain la faible lumière d'une lampe, c'était l'abri désiré. Il dirigea rapidement ses pas vers cette demeure.

Là, dans cette pauvre maison, dans cette chaumière de montagnards, se passait une scène intéressante au suprême degré.

Le Français appartenait à une noble famille de Paris. Mais ses parents, habitués aux conversations et aux repas du baron d'Holbach, avaient bu l'athéisme à long traits et l'avaient distillé dans le cœur de leur enfant. L'officier avait donc grandi dans l'incrédulité ; il était philosophe et tournait en dérision la croyance en Dieu. La petite famille qui habitait sous ce toit en ruines était tout le contraire.

On y voyait, dirigeant la maison, une femme d'un âge encore vert, et, autant elle avait l'esprit vif, la parole facile, comme toutes les femmes de l'Ibérie, autant elle était pieuse, modeste, forte, aimant Dieu et son prochain ; en un mot, c'était un plaisir d'avoir à traiter avec elle. Pour soutenir elle n'avait qu'un vieillard aux cheveux blancs, à la face imposante et vénérable comme un patriarche. Mais son occupation chérie, son trésor et sa gloire, était un groupe de grands garçons et de gros enfants joufflus qui grandissaient autour d'elle dans la pratique de la vertu. Ils portaient sur leurs figures la beauté et l'innocence des Isaac, des Tobie et des Joseph.

Lorsque l'étranger entra tout à coup dans cette demeure, la femme, les enfants, le vieillard étaient à genoux par terre devant une croix de bois, les mains jointes sur la poitrine, récitant le rosaire. Pour celui qui sortait du bruit des batailles, ce concert, cette mélodie, semblait venir du ciel.

Le Français après avoir reçu l'hospitalité dans cette chaumière des Pyrénées, en partait le lendemain matin. A son départ, il eut avec l'excellente mère un colloque intéressant qu'il est bon de rapporter.

« Femme, dit l'officier, j'ai admiré votre vertu. J'ai trouvé, dans ces murs délabrés, non seulement la sécurité, mais la paix. Vos enfants, grands et petits, se sont bien vite attachés à moi, comme des fils à leur père, et je me sens porté à les regarder comme des frères. Ils sont beaux, ils sont bons, ils sont aimables, ces jeunes gens. Je ne sais comment, dans votre triste position, vous avez pu verser dans leurs cœurs tant de respect, d'amabilité et de courtoisie. Oui, je vous admire et en même temps vous remercie. Mais je suis peiné de vous voir entachée de superstition !

Vous croyez au pouvoir des prêtres, vous croyez en Dieu. C'est regrettable ; j'en suis affligé !

Nous croyons en Dieu, c'est vrai, dit la montagnarde ; oui, nous croyons en Dieu. — Mais que pouvais-je faire, moi, pauvre femme, dans cette maison, avec mes enfants, si Dieu n'existait pas et si nous ne le connaissions pas ? La bonté de mes enfants vous plaît ; mais d'où leur vient-elle ?

Je le sais bien, moi, Monsieur.

Quand viennent les belles nuits étoilées, là, dans le champ, j'ai pour habitude de montrer à mes enfants le ciel. Je leur dis alors : Regardez là-haut, il y a quelque chose qui tourne... qui tourne sans cesse. C'est Dieu, mes enfants, c'est Dieu qui fait marcher les étoiles. Et cela suffit pour qu'ils deviennent bons, dociles et respectueux.

Lorsque, parfois, je les vois sur le point d'entrer en contestation et en querelle, je leur dis : Voyez comme Dieu a bien fait toutes choses ; voyez quelle paix et quelle concorde règne dans l'univers. Et cela suffit pour les calmer.

Voilà le motif pour lequel l'harmonie règne dans ma maison.

Mais, Monsieur, vous me trouvez seule, presque orpheline dans cette maison...

Et alors deux larmes coulèrent le long de ses joues. J'avais autrefois mon mari... mon Jacques... O Français, nous Espagnols, nous vous appelons *maudits*, parce que vous êtes venus nous enlever notre roi, notre religion et envahir notre patrie. Oh ! pardonnez-moi de vous avoir appelés *maudits*... J'avais donc avec moi mon mari... Lorsqu'il entendit nos vallées retentir des cris d'envahissement et d'oppression, lorsqu'il vit la tyrannie toujours croissante du roi Joseph et de ses partisans, il ne put résister à l'impérieux désir d'aller au secours de sa patrie et de ses frères opprimés.

Il prit son fusil et courut au secours de l'indépendance de notre pays. Il s'engagea d'abord dans l'armée de *Mina*, puis dans celle d'*Empecinado*. Il y a six mois à peine qu'une lettre, cachetée de noir, me fut envoyée par notre courrier d'Andalousie, Elle contenait ces quelques mots : *Le 2 octobre de cette année 1808, Jacques Arainès a été trouvé parmi les morts. C'était un de mes plus vaillants soldats.* EMPECINADO.

Comprenez-vous, Monsieur, ce qui se passa dans mon cœur en me voyant veuve, en voyant mes enfants privés de leur père et pour toujours ? Je les rassemblai sous cette croix de notre divin Rédempteur et je leur dis en pleurant : Mes enfants, vous n'avez plus de père... Non, vous n'avez plus de père sur la terre ! Mais, chers enfants, votre père avait un père qui est encore au milieu de nous, heureusement ; celui-ci avait un père... et ainsi de suite.

Mais quel est le premier père ? C'est Dieu ; c'est lui qui créa le premier père et nous tous ; c'est lui qui nous soutient chaque jour. Vous n'avez donc plus de père sur la terre, mais vous en avez dans le ciel. C'est le père de Jacques... c'est le père de nos pères, c'est Dieu. Mes enfants, ce père qui ne meurt jamais, vous suffit.

L'officier français, qui écoutait avec le plus grand intérêt cette pauvre femme, sentit son cœur s'émouvoir et, se reprochant d'être incrédule, inclina la tête, tandis que sortaient de ses lèvres ces paroles qu'il n'avait jamais prononcées : *Veuve de Jacques, que Dieu soit avec vous !*

(Le cardinal Alimonda)

DECES DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.
Il Mach., xii, 46.

PRIONS POUR NOS MORTS

Sont spécialement recommandés aux prières de nos abonnés :

M. E. H. Hicks, chanoine de la cathédrale de Montréal ; sœur Julie Grégoire, en religion sœur Marie Fébronie, des sœurs de Sainte-Anne à Lachine ; sœur Sophie Bibeau, dite Marie de Bonsecours, des sœurs de M. séricorde ; M. l'abbé Nazaire Boudreault, curé de Miscouche, île du Prince-Edouard.

DE PROFUNDIS.

MAGASIN DU SACRE-CŒUR

DESAULNIERS FRERE & CIE

(SUCESSEURS DE L. E. DESMARAIS)

IMPORTATEURS D'ORNEMENTS ET BRONZES D'EGLISE

VETEMENTS SACERDOTAUX ET VASES SACRES

ASSORTIMENT COMPLET D'IMAGERIE RELIGIEUSE

CHAPELETS, MEDAILLES ET CRUCIFIX

BANNIÈRES, MERINOS A SOI FANES, SAY NOIR

HUILE D'ŒLIVE, CIERGES, ETC., ETC.

Toutes les commandes par la malle ou autrement sont remplies avec ponctualité et promptitude.

Les Messieurs du clergé et les communautés religieuses sont priés de bien vouloir faire une visite à notre assortiment, qui est absolument au complet.

1628 RUE NOTRE-DAME 1628

MONTREAL.

PENTURES

A RESSORT DE GEER
employées dans plus de trente églises
et dans un plus grand nombre d'édi-
fices publics, les seules durables.

AUSSI BOUQRRELETS EN CAOUTCHOUC POUR GARANTIR DU FROID PAR LES PORTES ET FENETRES

Chez **L. J. A. SURVEYER,**

1888, RUE NOTRE-DAME.

A. F. X. BEAUDRY

(ETABLÉ EN 1868)

MARCHAND DE CUIR.

Toujours en mains un assortiment complet de Cuirs, Four-
nitures et Outils de Cordonniers, Selliers, Tan-
neurs et Corderoyeurs, Formes, Empeignes importées, etc.
etc., qu'il offre à des Prix qui défient toute compétition.

Une attention toute particulière est apportée au service de
Communautés Religieuses.

271 et 273, RUE SAINT-PAUL, Mon



A VENDRE
UN ORGUE A TUYAUX

EN BONNE CONDITION
VOIR ET S'ADRESSER A
J. CARON, Facteur d'Orgues,
3478 NOTRE-DAME, SAINT-HENRI.

WILLIAM BRITTON

PLOMBIER

Poseur d'Appareils à Gaz

A EAU CHAUDE ET A VAPEUR
PROPRIETAIRE DE LA FOURNAISE A EAU CHAUDE "MORNING-GLOEY"
TOUTES ESPECES DE TRAVAUX EN METAL
COMMANDES EXECUTEES PROMPTEMENT

15, RUE CLAUDE

En face du Marché Bonsecours

MONTREAL

MAISON DE SANTE

POUR LES

ALIENES ET LES EPILEPTIQUES, ETC., ETC.

SOUS LA DIRECTION DES

FRÈRES DE LA CHARITE.

Quelques pas plus loin que l'église de la Longue-Pointe, et du même côté de
église, près Montréal, P. Q.

NOUVEAU MANUEL DE CHANTS LITURGIQUES

TRADUITS EN NOTATION MODERNE, AVEC RYTHME PRÉCIS

SUIVIS DE 39 MOTETS EN MUSIQUE POUR SALUTS, ETC.

A l'usage des Églises, des Communautés religieuses, des Collèges et des Écoles

PAR

L'ABBÉ C. BOURDUAS, Ptre

Maître de Chapelle à la Cathédrale de Montréal.

Un volume in-18 de 336 pages, pleine reliure, toile gaufrée.

PRIX :

Un exemplaire	0.60
La douzaine	\$6.00

EN VENTE CHEZ LES ÉDITEURS

EUSEBE SENECA & FILS,

No 20, rue Saint-Vincent,

MONTREAL.

SOUS PRESSE

ACCOMPAGNEMENT

DU

Nouveau Manuel de Chants Liturgiques

PAR

R. OCT. PELLETIER, *Organiste à la Cathédrale de Montréal.*

Un Volume in-4° format oblong, broché .. Prix : \$5.00

“ .. réédit..... “ 5

LOTÉRIE NATIONALE

CLASSE D.

Tirages, le Troisième Mercredi de chaque mois.

Le Dix-neuvième tirage mensuel aura lieu le

MERCREDI, 16 JAN. 1889, A 2 H P. M.

VALEUR DES LOTS :

\$ 50,000.00

GROS LOT : UN IMMEUBLE DE 5,000

INOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble de.....	\$5,000.00	\$5,000.00
1 do	2,000.00	2,000.00
1 do	1,000.00	1,000.00
4 Immeubles de.....	500.00	2,000.00
10 do	300.00	3,000.00
30 Ameublements.....	200.00	6,000.00
60 do	100.00	6,000.00
200 Montres d'or.....	50.00	10,000.00
1000 Montres d'argent.....	10.00	10,000.00
1000 Services de toilette.....	5.00	5,000.00

2307 lots valant - - - - - \$50,000.00

\$1.00 LE BILLET

S. E. LEFEBVRE, secrétaire.

Bureau : No 19. RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

ORGUES -- HARMONIUMS DOMINION

FABRIQUES SPÉCIALEMENT POUR L. E. N. PRATTE.

PAR LA

COMPAGNIE D'ORGUES ET DE PIANOS DOMINION

BOWMANVILLE, ONT.

A l'usage des églises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue ; garantis pour 5 ans et surpassant en richesse, en puissance et en suavité de son les meilleurs instruments de fabrique étrangère. Les plus éminents organistes du pays recommandent les **Orgues-Harmoniums Dominion**.

SISFACTION GARANTIE ET CONDITIONS FACILES

Toujours en magasins, l'ASSORTIMENT LE PLUS VARIÉ QU'IL Y AIT EN CANADA. Commandes par la Poste et autres remplies avec diligence. Grande réduction de Prix.

L. E. N. PRATTE.

Agent général pour la province de Québec,

1676, RUE NOTRE-DAME, Montreal